

fouillé..... jusque-là. Eh bien ! le croiriez-vous ? la cafetière, la veuve Y....., a eu l'impudence de lui faire payer sa consommation ! On n'a pas idée de ça !..... Depuis lors, il ne boit que de l'eau ; c'est moins cher.

Son travail fini, il quitte la table dont, cinq heures durant, il a privé des consommateurs sérieux. Il s'agit d'aller faire quelques visites en ville, mais pour cela il faut, auparavant, faire un bout de toilette.

N'allez pas croire que le notaire X..... procède à de tels préparatifs dans le café même ! Par exemple, il est bien trop discret pour cela ; il sait trop bien qu'on ne doit pas abuser des meilleures choses et que la complaisance d'une restauratrice a des bornes.

Son cabinet de toilette, c'est l'allée d'une maison voisine. Durant plusieurs années, il consacra à cet usage l'allée du n° 2, place..... Il y cirait ses souliers, y peignait sa chevelure ondoyante, s'y faisait les ongles en amont et en aval, y changeait de chaussettes, etc..... etc..... Un jour le concierge se fâcha, et, au moment où le notaire X..... changeait de chemise en dissimulant vertueusement sa nudité derrière des sacs de farine déposés là pour le boulanger, notre pipelet lui adressa poste-restante un seau d'eau sur la tête.

C'était en hiver : M. X..... trouva le bain intempéstitif et, déménageant brosse, peigne, ciseaux, malle de voyage, il transporta le tout dans l'allée numéro 25 de la rue..... C'est cette allée qu'il a adoptée définitivement pour cabinet de toilette : il y est d'autant plus tranquille que la maison n'a pas de concierge. On peut y voir deux fois par semaine, dans l'après-midi, après l'absorption du classique verre d'eau, notre notaire campagnard cirant ses souliers, se peignant, se coupant les ongles, changeant de chemise et de chaussettes.

N'avais-je pas raison de vous dire que tous les notaires ne sont pas aussi généreux, aussi prodigues que M. Lentillon ? UN BAVARD.

DENISBRACKIANA

Le premier article du numéro 7 de l'Excommunié est vraiment touchant !

Ce pauvre M. Denis Brack ! il a inséré, sous le titre de *Transaction honnête*, des quatrains de M. A. Ch., aussi sales quant au fond que bêtes quant à la forme ; mais il vient vous affirmer avec toute la sincérité de son âme (1) qu'il ne l'a pas fait exprès.

(1) M. Denis Brack a une âme. Ah ! pour un libre-penseur, ça n'est pas bien ! Tout libre-penseur devrait se débarrasser de ce colis encombrant, qui rend incomplète sa ressemblance avec le compagnon de saint Antoine.

FEUILLETON DU RASOIR.

(N° 3).

UNE CHASSE A L'OURS
DANS LE LIBAN

ÉPISE DE LA GUERRE DE SYRIE (1860).

Souvenirs d'un sous-officier de Zouaves.

Saïd me comprit superlativement. — Frèresergent major, me dit-il dans son naïf langage... les camarades à moi ont fini la journée avec nous... ils vont se rendre dans leurs loges : toi tu m'as promis de venir manger avec moi, et tu viendras, mon frère a été demander la permission pour toi ; si le vieux chef qui

On croirait entendre Groseillon, dans la *Maribée du mardi-gras*, dire à Mme Boudinier, après lui avoir écrasé l'orteil : « Moi ! est-ce que je vous ai fait mal ? »

« Ce n'est point par légèreté, dit cet excellent abbé en rupture de soutane, ce n'est point par légèreté que j'ai commis ce délit ; c'est apparemment par inintelligence. »

On vous accorde l'inintelligence : alors même qu'on ne lirait pas vos élucubrations, on n'aurait qu'à vous regarder pour être sûr que vous ne détrônez jamais ni la mémoire de Voltaire, ni celle de Rousseau, ni même celle de Toussaint Lavenette. Mais convenez, en tous cas, que vous faites un bien méchant usage de votre inintelligence, si surtout c'est aussi par inintelligence que vous avez récemment débité un tissu de mensonges ignobles sur le pénitencier d'Oullins.

Croyez-vous, M. Denis Brack, que, le jour où vous avez écrit toutes ces infamies, sachant bien que vous mentiez effrontément et n'ayant d'autre but que d'attirer à vous les petits sous de la vile populace, croyez-vous que vous n'auriez pas mérité un bon petit procès ? Quant à moi, je vous le déclare, j'y aurais applaudi de tout cœur, comme, du reste, j'applaudis au jugement correctionnel qui vous envoie pour quinze jours à Perrache et à l'arrêté préfectoral qui balaie de la voie publique les immondices de votre rédaction.

Vous et cet écrivain soporifique qui signe Benjamin Gastineau, vous raillez les processions de la fête-Dieu ! Moi et bien d'autres elles me touchent profondément, et, lorsque j'y vois une aussi nombreuse assistance, lorsque je vois l'empressement de la population à solenniser ces manifestations religieuses, je me dis que vos doctrines ne sont pas dangereuses.

Raillez donc, Monsieur, je suis trop ami de la liberté pour m'opposer à vos sarcasmes, qui manquent, d'ailleurs, absolument de sel et d'esprit. Mais au moins soyez conséquent avec vous-même ? Vous nous reprochez d'adorer Dieu ! — N'adorez donc pas Raspail, vous, et, en portant votre culte aux pieds d'une vieille momie conservée dans un bocal d'eau sédative, n'imitiez donc pas les Egyptiens adoreurs des oignons, des poireaux, des melons, des cornichons, des pommes de terre et du bœuf Apis !

Encore un mot pour terminer, Monsieur :

La réclame que vous vous étiez faite en brisant votre boîte à coups de hache ne vous suffit pas, paraît-il : vous avez voulu lui donner un pendant, et vous profitez de l'occasion qui vous est offerte par votre condamnation pour dire au public que vous

est avec toi te gêne, tu n'as qu'à le dire et il n'en sera plus question. Je me suis mis à rire à ces dernières paroles et je dis à mon nouvel ami : Loin de là, frère c'est un bon vieux, celui-là, franc et loyal, qui aime à cheniquer, mais qui est brave soldat, plus que je ne le serai jamais peut-être ; ainsi sa présence, loin de me nuire, n'est pour moi qu'un soutien.

— Eh bien, tranquillise-toi, medit Saïda, nous trois maintenant... mon frère nous trouvera chez nous... Et sans que je comprisse une de ses paroles, il se mit à pérorer au milieu des indigènes qui m'embrassèrent, me dirent au revoir ainsi que mon compagnon et nous quittèrent avec des signes les plus profonds d'amitié et de dévouement.

— Que diable, dis-je à Saïd, as-tu pu leur dire, pour que loin de s'offenser de notre envie de nous séparer, il nous quittent en si bons termes.

— Ceci me regarde, frère, tu n'en sauras pas davantage ; sache toutefois que la jeunesse du pays est aux ordres de tes pareils, qu'ici vous êtes nos

avez un tirage de 6,000 exemplaires et 60,000 lecteurs.

Permettez-moi de rétablir la vérité sur ces deux points :

Votre tirage est, non de 6,000, mais de 1,200, ce qui est bien différent, et encore il vous arrive très-souvent de boire ce qu'on appelle un *bouillon*, c'est-à-dire de conserver des rossignols en magasin.

Quant à votre chiffre de 60,000 lecteurs, comment voulez-vous qu'il soit exact ? — Une récente statistique a établi, récemment, qu'il n'y a à Lyon que 33,000 imbéciles. Et encore remarquez, Monsieur, que vous ne les avez pas tous pour lecteurs : il faut bien qu'il en reste quelques-uns pour l'*Avant-Garde* et le *Vengeur*.

A samedi, M. Denis Brack ! Je vous raconterai, ce jour-là, des choses édifiantes sur l'ex-capitaine qui est au nombre de vos collaborateurs et qui prélève sur la pension que lui sert le gouvernement de quoi souscrire à la liste démocratique du *Progrès*.

Cela vous montrera que nous n'avons encore aucun titre à être appelé *feu le Rasoir*, comme vous dites dans votre dernier numéro sans même prendre la peine de dissimuler la joie que vous causerait notre décès.

CASTOR.

LES ABOYEURS

Entendez-vous leurs cris de joie
Et leurs fiévreux rugissements ?
On dirait qu'une meute aboie
Ses plus sinistres hurlements !

Aucun d'eux ne croit au miracle,
Il ne peut cependant être ici récusé,
Car la preuve a suivi l'oracle :
De sa cendre, en effet, renaît le Refusé...

Comme enseigne au *Vengeur* on met sa banderole !
Voyez ! mêmes gens, même esprit,
Mêmes grélots félés, mêmes cris, même école,
De même boue il est pétri !

Pour faire des héros, ignorants que nous sommes !
Nous n'avons pas comme eux le secret et l'honneur.
En héros il suffit pour transformer les hommes
De pousser le vrai cri que poussa le *Vengeur* !

Ils l'ont poussé ce cri !... Rendons à leur mémoire
L'honneur vaillamment mérité !
Faisons-leur une place au temple de la gloire,
Au nom de la postérité !

Mais où donc, aboyeurs ! avez-vous fait entendre
Ce cri qui vous a fait héros ?...

sauveurs et que sur un signe de l'un de vous, nul n'hésiterait à se faire mitrailler.

Avoue que ce n'était pas mal parlé au sortir d'une orgie...

Enfin nous restâmes à trois ; Saïd, le Grillé et moi. La nuit était venue, nous enfilâmes une rue noire, possédant bien vingt centimètres de boue, éclairée à la mode chinoise, par des lanternes en papier peint disposées de distance en distance.

Enfin sauts par sauts, d'enjambées en enjambées, par une marche de tribord à babord, nous arrivâmes à la porte d'une maison isolée qui certes était de bonne apparence.

Après avoir frappé à grands coups à une porte grillée, nous fûmes introduits par deux nègres réellement beaux enfants Numides, armés de torches propres à nous éblouir.

BLANC-GONNET.

(La suite au prochain numéro.)

A la postérité vous verra-t-on prétendre
Avec des lauriers de tréteaux?...

Les Marins du *Vengeur* ont tous joué leur vie ;
La plupart ont versé leur sang.
Vous, Messieurs, vous avez joué la comédie
Et vous aspirez à leur rang !

Leur défaite illustra le drapeau de la France ;
Ils combattaient pour leur pays !
Et vous, contre qui donc s'arme votre vaillance ?
Nommez-nous tous vos ennemis !

Quels sont donc vos exploits et vos titres de gloire ?
Où sont vos illustres combats ?
Vous a-t-on jamais vus poursuivre la victoire,
En bravant, comme eux, le trépas ?

Quand du monde moral vous sapez les colonnes,
Démolisseurs sans foi ni loi !
Quand vous faites appel aux violents cyclones,
Au progrès de mauvais aloi.

Vous aspirez alors aux lauriers d'Erostrate (1)
Sans même pouvoir les cueillir !
A tous les yeux sensés votre folie éclate.
Qu'attendez-vous de l'avenir ?

Le monde peut braver votre infime secousse.
Aboyez, battez-vous le flanc !
Sans vergogne, appelez, de plus, à la rescousse
Le frère en rupture de ban !

Répétez votre appel à la gloire malsaine,
Outrageant les lois du pays !
A votre aide appelez quiconque arme la haine. . .
Dignes de vous sont vos amis !

La prison, autrefois, faisait craindre un stigmaté,
Mais on a changé tout cela,
Car un homme avancé, dans ce temps-ci, se flatte
D'avoir hanté ce logis-là.

De violer la loi cet homme est-il blâmable ?
La respecter, c'est s'avilir !
Si de le condamner on se montre coupable,
Delui Thémis fait un martyr.

Où tendent vos efforts histrions que vous êtes? . . .
En supposant, ce qui n'est pas,
Que le monde hésitant eût besoin de prophètes,
Pensez-vous qu'il suivrait vos pas !

Pilotes du *Vengeur*, que veut dire un tel titre ?
Que nous parlez-vous de vaisseaux ?
Lorsque je vois des tours de paille ou de pîtres,
Malgré moi je songe aux tréteaux !

ÉPILOGUE.

Si toutefois, Messieurs, la vérité vous blesse,
Si quelqu'un se sent courroucé,
Si, de plus, vous vouliez connaître mon adresse,
Parlez à Monsieur Cherancé !

VITRIOLIN.

CAILLES ROTIES

Le temps des cailles rôties approche ! Le temps
des cailles rôties est arrivé ! Ecoutez plutôt cette
histoire, dont un aimable correspondant, M. Joseph
Solary, nous certifie l'authenticité :

Mardi 1^{er} juin, une jeune femme, simplement mais pro-
prement vêtue, entre chez une marchande de volailles.

— Combien ce poulet ? dit-elle.
— Deux francs vingt centimes, répond la marchande.
— Ah ! c'est bien cher pour des ouvriers comme nous,
et certes ! je ne le prendrais pas si mon mari n'était pas
malade. Enfin, j'emporte le poulet. Mais laissez faire, allez !
nous venons de nommer des représentants qui d'ici à

(1) On sait qu'Erostrate, dans le but de s'immortaliser, incendia
le temple de Diane, à Ephèse, qui était rangé au nombre des sept
merveilles du monde.

quelques mois nous feront manger la volaille et le gibier
à bon marché.

— Ça, c'est vrai que vous allez avoir votre belle. Tenez,
on me disait déjà tout à l'heure que Bancel et Raspail
venaient de faire placarder à la Croix-Rousse et à la
Guillotière des affiches ordonnant de vendre la belle
viande 7 sous la livre et la volaille 15 sous, en attendant
qu'on oblige les bouchers et les marchands de comestibles
à donner une indemnité aux consommateurs qui voudront
bien prendre la peine de venir dévaliser leur étalage et
leur assortiment sans bourse délier.

— Bah ! c'est déjà fait ! s'écria avec une joie naïve la
jeune acheteuse, qui, heureusement, avait déjà payé. Eh
ben ! je ne m'y attendais pas si tôt : je croyais que ça irait
bien chercher encore trois ou quatre mois.

En vérité, en vérité, je vous le dis, mes frères,
le temps des cailles rôties arrive, le temps des cailles
rôties est arrivé ! Grâce à Raspail, vous n'aurez
plus qu'à ouvrir le bec pour y laisser tomber la
manne. On n'achètera plus rien : on prendra tout.
Il n'y aura plus que les remèdes et la médecine au
campfire qui se vendront au poids de l'or. Il est vrai
qu'on n'y perdra pas grand'chose, car, s'ils ne vous
font pas de mal, ils ne vous font jamais de bien.

UN NID DE CAFARDS

Le *Vengeur* a paru. Vous ne vous en doutiez
peut-être pas ! Eh bien ! je vous l'apprends : il a
paru le *Vengeur*.

Ce n'est pas un journal. N'allez pas croire que ce
soit un journal ! C'est tout simplement la boîte aux
lettres de Sainte-Pélagie, de Pélagie, comme dit
Octave Pélerin, qui supprime les saints du calen-
drier et prononce *rue Barbe*, au lieu de rue Sainte-
Barbe.

Jules Lermina, Benjamin Gastineau, Charles De-
lescluze, l'élané Toussaint-Abel Peyrouton, Gustave
Flourens, Octave Pélerin, viennent successivement
y raconter au public qu'ils ont fait ou qu'ils font de
la prison et qu'ils enverront bientôt leur casier ju-
diciaire. Quant à Victor Hugo, sa collaboration se
borne à un fragment d'une pièce de vers que l'on a
lue partout et que le poète écrivit autrefois, avant
ses turlupinades d'exilé volontaire.

Mais j'ai oublié Jules Frantz, le secrétaire et l'as-
pirant à la gérance de cette feuille. Hélas ! dans le
Vengeur il produit le même effet que partout ailleurs :
on le croit toujours originaire de Cavillon (Vau-
cluse) ; quand on lit ses articles, on regrette qu'il ne
cabotine pas au Cercle des familles, comme lorsqu'il
cabotinait au Cercle des familles on regrettait qu'il
ne fit pas des articles.

Et voilà tout !

Ah ! si, cependant, il y a autre chose :

Au moment où j'écris ces lignes, on m'apporte le
journal la *Patrie*, et j'y lis l'édifiante petite note qui
suit :

« Hier soir, M. Ducasse et M. Lermina, ce der-
nier ancien employé de la police, ont été arrêtés en
vertu d'un mandat délivré par M. Bernier, juge
d'instruction, sous l'inculpation de provocation à la
révolte. — Tardyvet. »

Il est bon de savoir que M. Lermina, ancien em-
ployé de la police, est également l'ancien rédacteur
en chef du *Refusé*, un des rédacteurs actuels du
Vengeur, l'ami de Jules-Napoléon Clerc, dit Jules
Frantz.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je
m'étais toujours douté que le bureau du *Refusé*, de
l'*Avant-Garde* et du *Vengeur* n'était autre chose
qu'un bureau de police, une succursale de la rue
de Jérusalem, à Paris.

Quand on est allé arrêter Jules Lermina à son

domicile, l'agent de police chargé de ce soin a crié
Ami à travers la porte. Certains journaux de Paris
ont qualifié de déloyal un pareil procédé. Comment
donc ! déloyal cela ! Et depuis quand donc ? — Mais
vous n'avez sans doute pas réfléchi, Messieurs, à la
situation respective de l'agent de police et de M. Ler-
mina. C'étaient probablement deux anciens camara-
des : ils avaient fait patrouille ensemble, ils avaient
moutonné ensemble. La seule différence, c'est que
l'un était resté fidèle à l'utile institution de la police,
tandis que M. Vermina — pardon ! Lermina — avait
quitté le métier pour aller apprendre le turc à Con-
stantinople et venir le parler dans le *Vengeur* à
Lyon.

Allons ! décidément, le canard le *Vengeur* n'a
rien de commun avec le vaisseau le *Vengeur* !

Ce dernier comptait dans son équipage des héros
tels que le second capitaine Lehyr et les deux frères
Renaudin.

Le journal le *Vengeur* compte, lui, dans sa rédac-
tion des zéros comme Budaille-Hugo, Pierrot-Pey-
routon, Mascarille-Delescluze, Polichinelle-Clerc,
Pantalon-Flourens et Vidocq-Vermina ou Lermina,
comme vous voudrez : c'est la même chose.

Et dire que cette feuille de chou a failli prendre
le sous-titre de *journal des honnêtes gens*. Ah ! pour
le coup, les honnêtes gens auraient demandé à chan-
ger de qualificatif : ils auraient, certainement, mieux
aimé s'appeler la canaille.

POLLUX.

P.S. — Je sors de l'audience correctionnelle où
le *Vengeur* a été supprimé et je soumets à M. Jules
Frantz l'observation suivante :

Le *Vengeur* étant l'organe de tous les repris de
justice et tous les écrivains de cette feuille ayant
promis ou envoyé leur casier judiciaire, il eût été
convenable, ce me semble, que le gérant M. Bondon,
promit ou donnât le sien.

D'où vient donc qu'il ne s'est exécuté ni d'une
façon, ni de l'autre ? A-t-il quelques raisons pour
cacher ses antécédents ?

Je demande à M. Jules Frantz un petit communi-
qué à cet égard, et, s'il ne me l'envoie pas, soupçon-
neux comme je me connais, je suis capable d'en tirer
de fâcheuses conclusions.

FALSIFICATIONS LYONNAISES

C'est un fait avéré que, si l'on observe bien la
société, de nos jours, on en trouve la moitié cons-
tamment occupée à tromper l'autre moitié, qui,
d'ailleurs, lo lui rend bien. Les écriveaux, les affi-
ches, la quatrième page des journaux, souvent même
les autres pages, ne sont, hélas ! que les véhicules et
les moyens de propagation de toutes les erreurs et
de tous les pièges dans lesquels on veut attirer son
prochain.

Il y aurait là toute une série d'études philoso-
phiques et sociales à faire ; mais je ne suis ni assez
philosophe, ni assez patient pour me livrer à une
pareille abstraction de quintessence, qui, d'ailleurs,
ennuierait considérablement le lecteur. Je me bor-
nerai donc à publier de temps à autre, sous le titre
de *Falsifications lyonnaises*, le résultat de quelques
observations qu'il m'a été ou qu'il me sera donné de
faire.

Je commence.

Vous est-il arrivé de vous arrêter devant une vi-
trine de charcutier ? — Oui, évidemment. Qui donc
ne s'est pas arrêté, plusieurs fois dans sa vie, de-
vant une vitrine de charcutier ?

Vous avez donc aperçu quelques-uns de ces fais-



ceaux de boudins à section oblique disposés avec ordre sur un grand plat.

Au centre de chacun de ces cylindres comestibles se laisse voir un beau lardon bien blanc et bien frais qui semble avoir été rencontré là au hasard du couteau, d'où vous concluez qu'il s'étend en toute la longueur du boudin.

L'eau vous vient à la bouche, ma foi! et, comme autrefois Gringoire, vous faites maigrir rien qu'en les regardant toutes les pièces de charcuterie de l'étalage.

Le plat de boudins trône entre un plat de petites saucisses à couleur rosée et un plat de pieds de cochon truffés. On voit même des tranches du tubercule qui a illustré le Périgord se montrer sournoisement par un hiatus de la suture savante qui les retient à l'intérieur.

Vous êtes littéralement fasciné.

Vous consultez l'horizon, vous regardez à droite et à gauche pour vous assurer qu'aucun ami gouailleur ne vous observe.

La rue est vide de figures de connaissance. Votre dignité est en sûreté, et on ne vous accusera pas d'empiéter sur les attributions de votre cuisinière.

Entré dans le magasin, vous achetez une livre de boudins, une livre de petites saucisses et une demi-douzaine de pieds truffés, et vous reprenez à la hâte le chemin de votre domicile.

En route, vous évitez de rencontrer des amis indiscrets; s'il s'en trouve un sur votre passage, vous vous hâtez de lui dire que le contenu de ce papier c'est la collection de l'Avant-Garde, vous lui proposez même de lui faire la lecture du dernier numéro..... Il prend le pas de course et vous êtes sauvé.

Arrivé chez vous, vous remettez le paquet à la cuisinière, et, ces friandises préparées à point, on vous les sert.

..
Votre premier coup de dent est une révélation : Le lardon du boudin n'a qu'un demi centimètre de long; c'était un morceau rapporté habilement à chaque extrémité pour flatter l'appétit des gourmands comme vous et pousser à la consommation.

Vos petites saucisses sont bourrées de mie de pain mélangée avec des reliefs hachés menu de bouilli et de rôti, restant du dîner du charcutier et de sa famille.

Quant aux pieds truffés, ils le sont, non avec des truffes, mais avec des rondelles de drap empruntées souvent à des fonds de vieille culotte, de sorte qu'expérience faite vous êtes presque tenté de vous dire : « Ce ne sont pas des truffes que l'on a fait cuire, mais des cuirs que l'on a fait truffés. »

..
Tous les charcutiers lyonnais ne pratiquent pas ce système de falsifications. Il en est même qui tiennent haut et ferme le drapeau de notre charcuterie tant renommée; mais je dois constater que le nombre de ces derniers s'amointrit de jour en jour. Le saucisson lyonnais se meurt.

BABYLAS.

UNE CITATION DE TANTALE

Avez-vous vu quelquefois, dans les foires et les marchés, ces farceurs qui, montés sur un tréteau élevé, laissent pendre au bout d'une ficelle une dragée, une praline, une caramelle ou tout autre bonbon? Des gamins, réunis en groupe, ouvrent la bouche et cherchent à qui mieux mieux à s'emparer du bonbon comme des poissons qui veulent mordre à l'asticot; mais l'appât fuit et leur échappe. Et le public de rire.

Eh bien! le croiriez-vous? nous sommes dans une situation identique à celle desdits gamins: nous aspirons au bonbon, nous nous dressons sur la plante des pieds, nous sautons même quelquefois assez haut pour happer la praline, et toujours elle nous échappe.

La praline, vous l'avez deviné, c'est la citation que doit envoyer M. Jules-Napoléon Clerc.

Le farceur monté sur un tréteau, c'est le même M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, l'ami de M. Jules Lermina, ex-employé de la police.

Quant à la ficelle, c'est la conduite tout entière, en toutes les circonstances possibles, du directeur de l'Avant-Garde.

Oyez un peu :

Il y a environ trois semaines, M. Jules-Napoléon Clerc annonce dans l'Avant-Garde qu'il va poursuivre M. Vingtrinier, notre imprimeur, pour diffamation et pour une foule d'autres noirceurs dont ce dernier se serait rendu coupable. Quelques jours auparavant déjà, le Salut public, avec une étourderie que nous ne concevons pas et dont nous serions en droit de lui demander compte, avait annoncé le même projet de poursuite sans avoir en mains aucune pièce prouvant que ce projet était bien sérieux.

M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, ami de M. Lermina, ancien employé de la police, ne se borne pas à faire tout ce tapage fanfaron, continué depuis par deux nouvelles insertions dans l'Avant-Garde: il écrit à M. Aimé Vingtrinier des lettres d'insultes annonçant la poursuite prochaine. Puis vient M^{me} Clerc, mère de M. Jules-Napoléon Clerc, qui, à mon sens, eût mieux fait de ne pas intervenir dans ce débat: M^{me} Clerc écrit également à M. Vingtrinier une lettre où elle lui prodigue toutes les insultes, tandis qu'elle déclare que son fils — une mère est bien excusable d'avoir de semblables illusions! — est doué « d'une loyauté et d'une grandeur d'âme qui vont jusqu'à l'héroïsme. »

Dans les lettres, comme dans les journaux, on voit apparaître dans un horizon très-rapproché l'orage, l'ouragan, la tempête correctionnelle qui doit nous terrasser. On continue, toutefois, à ne pas se douter qu'une petite démarche indispensable qui eût dû depuis longtemps être faite chez M. Vingtrinier par son ancien client, M. Clerc, a toujours été négligée jusqu'à ce jour.

Voyons, il faudrait en finir, pourtant, avec cette satanée citation, avec cette fameuse poursuite correctionnelle que nous attendons depuis trois semaines comme les Juifs attendaient le Messie. M. Jules-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, ami d'un ancien employé de la police et, qui plus est, ami de M. Bondon, annonce très-haut qu'il va poursuivre le Rasoir. Nous allons chez nos amis et connaissances et nous les invitons à assister aux débats, qui promettent un intérêt de haute curiosité.

— Venez de bonne heure! ajoutons-nous. Il faut être bien placé. On parlera, entre autres choses, de la petite démarche trop négligée.

Tous nos amis, — et ils sont nombreux, — comptent là-dessus. On attend la fixation du jour, mais on l'attend avec impatience.

Et le jour n'est jamais fixé.

Aussi qu'arrive-t-il? — C'est que nous sommes aujourd'hui victimes d'une scie insupportable. Nous ne pouvons plus faire un pas dans la rue sans nous entendre dire :

— Eh bien! à quand la fête?

— Voyons, voyons, tenez votre promesse! Il serait bientôt temps de nous faire assister au spectacle que vous nous avez esquissé.

— Comment! sacrebleu! dit un autre, c'est ainsi que vous vous jouez des gens! Moi, j'avais un voyage de quinze jours à faire, il était urgent, urgent, et je l'ai ajourné par rapport à vous.

— Moi, je devais aller aux eaux, et je ne suis pas parti, et voilà comme vous vous fichez de moi!
Etc., etc., etc.

Nous avons beau nous défendre en disant que c'est M. Jules-Napoléon Clerc, l'ami de M. Lermina, qui néglige de nous envoyer la citation. Nos amis se plaignent, murmurent, parlent de notre manque de parole; il en est un qui prétend à des dommages-intérêts pour son voyage raté; un autre qui assure que le retard de son séjour aux eaux lui vaudra des rhumatismes sur ses vieux jours.

Et voilà comment nous vivons depuis trois semaines.

Mais, sapsristi, nous ne pouvons pas, cependant, nous traîner nous-mêmes devant les tribunaux. Nous ne pouvons pas nous intenter à nous-mêmes un procès en diffamation: d'abord, M. Jules-Napoléon Clerc n'étant pas en cause, le procès ne serait pas drôle, et puis, si la justice condamnait, par exemple, le Rasoir à 1 fr. de dommages-intérêts envers le même Rasoir, il serait absurde de voir ce journal prendre 20 sous dans le compartiment de gauche de sa caisse pour les mettre dans le compartiment de droite.

Voyons, M. Jules-Napoléon Clerc, aurez-vous bientôt fini de nous mettre l'eau à la bouche? On ne se joue pas ainsi des désirs des hommes, que diable? C'est de la cruauté, cela.

Nous aspirons à votre citation: envoyez-nous votre citation. Ne nous laissez donc pas le droit de dire que c'est

Une citation de Tantale,

Que c'est

Une citation de Jean-de-Nivelle.

Et, si, après l'avoir tant annoncé, vous ne voulez pas, décidément, nous faire citer, au moins faites-nous arrêter par votre ami et collaborateur Jules Lermina, ancien employé de la police.

Il ne doit pas encore avoir perdu l'habitude de ces sortes d'opérations.

A. CHERANCÉ.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Paris, Lyon, Marseille. — Depuis au moins deux mois, nos maisons sont assiégées de courtiers en marchandises et nos rues sont pleines de bazars en plein vent.

De tous côtés on entend crier des boniments :

« La boutique à treize! La boutique à treize! Prenez mon Rochefort ou mon Cantagrel, Mesdames et Messieurs! Prenez mon Bancel! Prrrrrenez mon Gambetta! Prrrrrrrenez mon Raspail! Il faudrait vraiment n'avoir pas treize sous dans sa poche, Mesdames et Messieurs!

« La boutique à treize! La boutique à treize! Tout à treize! Absolument tout à treize!

« Tenez! Mesdames et Messieurs, prenez mon Esquiro! C'est le dernier article qui me reste en ce genre! On vous fera une remise! Il faudrait, vraiment! n'avoir pas treize sous dans sa poche! Voyez un peu comme c'est confectionné! Si on tire la ficelle ça vous avale un budget sans grimacer! Si on tire les cheveux, ça vous danse la Cachucha, sa danse nationale! Si on presse sur le ventre, ça vous dit sans barguiner: La propriété c'est le vol!..... Immortels principes de 89!..... Plus d'impôts!..... Alouettes rôties!.....

« Prrrrrrrrrenez l'objet, Mesdames et Messieurs! Il faudrait, vraiment! n'avoir pas treize sous dans sa poche!

« La boutique à treize! La boutique à treize! Tout à treize! Absolument, absolument tout à treize!

Bureaux de la rédaction du Rasoir. — Bravo! Courrier de Lyon, vous avez crevé la peau d'âne et enfoncé la grosse caisse du plus blagueur des médicastres, et vous ne vous êtes pas laissé effrayer par les roulements d'yeux des 16,000 ramollis qui lui ont acheté ses fioles pharmaceutiques.

Bravo! encore une fois, Courrier de Lyon. N'ayez pas peur du procès! Celui qui a insulté tout le monde, qui a plaidé contre tout le monde et n'a jamais remporté que des vestes ne saurait être bien redoutable.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons reçu, cette semaine, de nombreuses lettres et de non moins nombreux articles.

Nous ferons en sorte dans nos prochains numéros, d'utiliser, sinon en totalité, du moins en substance, ces obligeantes communications.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.